Le Moi comme fiction linguistique

Isaac Kyungu Banza Lesa

Le Moi comme fiction linguistique

Traité autopsique sur la sémantocratie

Éptade

DU MEME AUTEUR

La cigale qui chante
Rose et Spleen (œuvre collective)
Philosophie en question : Discours argumentatif sur la philosophie
Espoir de nos aurores : Lettre à une femme
Lobiko, chant pour mon pays : cri d'un peuple qu'on bâillonne
Anthologie de biographies et œuvres des philosophes : Manuel à l'usage des chercheurs en philosophie
William Kyungu Banza Lesa, le fil invisible : Lettres d'expectative d'un père désespéré
Six mois peut-être : Anne
De la brièveté de la vie : Ce que Sénèque aurait pu écrire au 21ème siècle
Essence des idées : Une anthologie commentée
Une vie ne suffit pas : plaidoyer pour ceux qui aiment la vie
Le temps de l'innocence : Ne grandis pas…
Poèmes insurgés
Ce qui reste…
Comme font les oies, à paraître

Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'éditeur, de l'auteur ou de ses ayants droit, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

©Les Éditions Heptade, 2026
editionsheptade@gmail.com
ISBN : 978-2-765-48551-3
Dépôt légal : février 2026

J'écris pour honorer mon rendez-vous avec le destin. Parce que le temps laisse des marques, j'écris pour laisser des marques sur le temps. J'écris pour rimer littérature et culture et les conjuguer aux couleurs de mon époque, de mon temps. Parce que je crois en l'impact qu'a l'écriture, j'écris pour le changement, pour transmettre, pour choquer, pour plaire, pour douloir, bref, pour émouvoir. Pour que mon passé ait à s'exprimer au-devant du présent de futures générations. Pour mes enfants : William Kyungu Banza Lesa, Whitney Sapalo Elombo Banza Lesa et Willow Elombo Wimme Banza Lesa. Pour qui je fais tout ceci. Puissiez-vous, vous aussi, trouver votre voie.

Mon malaise ne relève point de la spéculation mais d'une suffocation organique. La langue me précède et m'assigne, avec une brutalité de fer, un centre arbitraire. Au moment précis où j'écris ces lignes, une structure invisible, plus ancienne que ma conscience, dicte la forme de mon existence. Je dis « Je », et par ce simple mouvement de gorge ou ce glissement de plume, je postule une unité, une substance, une citadelle. Pourtant, en regardant de plus près la pointe de mon stylo, je ne vois qu'une fonction. Le « Je » est l'outil qui s'est retourné contre son artisan. Qu'est-ce que ce « je » qui parle, pense et agit ? Le Moi se présente à moi avec une évidence trompeuse. Je dis « je pense », « je ressens », « je décide » avec une assurance qui masque la profonde énigme de cette entité supposée. Car dès que je tente de saisir ce Moi, de le circonscrire, de le définir, il se dérobe comme un angle mort syntaxique. Lorsque je prononce « je », je ne désigne

pas quelque chose de réel, de substantiel, un noyau dur de mon être qui persiste à travers le temps et les changements mais une conviction spontanée, un fantôme philosophique hérité du cogito cartésien qui ne résiste pas à l'examen critique.

Nous ne sommes pas nés dans un corps, nous sommes nés dans un état civil. Avant même que le nourrisson n'ait conscience de sa propre respiration, la machine sociale a déjà procédé à l'acte de capture le plus violent : prénommer l'objet. La sentimentalité nous aveugle sur la brutalité de l'acte. On nous parle de « cadeau », de « choix », de « tradition ». L'Artisan, lui, voit un scellage administratif. Nommer un enfant, ce n'est pas accueillir un être, c'est poser un matricule sur l'ENSTANCE. Avant le nom, il y a la présence brute, une enstance indivise qui ne se distingue pas du reste du monde. Le nom arrive comme un couperet, simulant une frontière là où tout est continuité. Par l'acte de nomination, la société dit à la matière : « Tu n'es plus une part du tout, tu es une unité comptable. Tu n'es plus l'enstance souveraine, tu es un dossier, un héritier, un soldat, une identité carcérale. »

Je me revois, enfant, traçant sur un papier les lettres de mon nom : *Isaac*. Ce qui fut une fierté est devenu une terreur métaphysique. Comment cela,

ce gribouillis fini, ce son sec et délimité, peut-il prétendre contenir l'enstance massive de ce que je perçois ? C'est la première morsure de la SÉMANTOCRATIE : système d'exploitation totalitaire qui gère l'enstance. C'est le gouvernement de nos vies par les lois du sens et de la nomination. Ce n'est pas un gouvernement d'hommes, mais un gouvernement de pronoms. Son rôle est de maintenir l'illusion que la réalité a besoin d'un sujet pour exister, car nous préférons être une fiction stable plutôt qu'une réalité mouvante. Elle opère en capturant le flux brut du monde et le fragmente en unités gérables — les « individus ». Une fois découpés, nous devenons des actifs cotés à la Bourse des valeurs sémantiques : ce marché où le « Moi » est coté comme un actif financier, où votre nom est un symbole boursier qui permet de spéculer sur votre passé. S'éveiller à cette tyrannie, ce n'est pas perdre la raison, c'est regagner la liberté. C'est comprendre que le « Je » n'est qu'une abréviation imposée pour masquer un chaos de processus contradictoires.

La sémantocratie, loin de surveiller vos actes, surveille votre syntaxe pour s'assurer que personne ne s'évade dans le silence souverain du réel. On m'a offert un vêtement trop étroit en me jurant que c'était ma peau. Mon nom n'est pas moi, c'est une

adresse postale pour que le monde sache où envoyer ses ordres. Il est la première cellule de prison ; il assassine la réalité brute pour vous faire naître la fonction. Le mot vient étouffer la sensation pure par un mécanisme de substitution brutale. Il est la carcasse juridique qui maintient le vide en forme de personne, la condition de possibilité de toute surveillance. Pour que l'État puisse vous suivre, pour que la loi puisse vous frapper, pour que la morale puisse vous juger, il faut que vous soyez localisable dans le langage. Le nom est l'adresse sémantique de votre corps, le crochet que la société plante dans votre chair pour vous remorquer vers vos « devoirs ». Nous sommes des « sujets » au sens le plus archaïque du terme : des êtres assujettis à un signe.

Je forge ici le concept de PRISNOM. Le langage courant parle de « prénom », suggérant une antériorité ou une préciosité. C'est un leurre. Il faut entendre « pris-nom » : l'acte par lequel on est pris, capturé par l'étiquette de la domestication. Il est à l'enstance ce que le numéro est au bétail, le matricule au prisonnier. Sa fonction est de rendre la matière saisissable. Il agit comme un Signal de rappel interstitiel. C'est la petite décharge électrique qui vous ramène à l'ordre social : vous êtes au milieu de vos rêves, vous êtes perdu dans une contemplation, vous oubliez votre « Moi », vous vous fondez